



L'élimination de tous ces détails pratiques et financiers dans le récit change l'atmosphère et rend plus vague, plus impalpable un ancrage de la jeune Russe dans la vie des îles et donne le sentiment d'un temps qui se dilue.

La scène haute en couleur du récit où la jeune femme tente, à l'heure de la sieste, de faire apprendre sa langue à son époux en s'appuyant sur l'abécédaire de Tolstoï, et de traduire avec ce passionné de chevaux *La Guerre et l'Univers* de Maïakovski, manifeste le fossé qui sépare le couple. Il y a, bien sûr, l'incapacité totale de cet homme à partager l'amour de la poésie de son épouse, mais surtout l'incapacité à comprendre que la langue russe est l'air qui fait respirer celle dont il partage la vie. Mais ne prenant jamais rien au tragique, André qui s'ennuyait mortellement dans ces déchiffrements de l'alphabet lançait de temps en temps par humour une phrase en russe raconte son épouse « qui me plongeait dans la stupéfaction par ses connaissances du russe ». Dans ces tentatives d'Elsa de partager sa langue dans un pays où elle ne joue aucun rôle explique aussi la place que tient la Russie dans sa vision de Tahiti.

### *Un univers sans repos ni paix*

Hormis les quelques éléments de comparaison qui ont pour fonction de faire comprendre à ses compatriotes l'atmosphère et l'exotisme des îles, l'auteure n'a aucune raison de s'étendre sur la Russie. Pourtant, elle est là, prégnante et nostalgique, et son image se mêle aux descriptions de la vie dans l'île. Le poème de Maïakovski puisé dans une lettre qu'il lui a envoyée en 1915, les vers de Pasternak, de Roman Jakobson, les chansons populaires russes... les épigraphes, au-delà de l'autobiographie installent une connivence avec le lecteur russe ainsi qu'un halo poétique. Quarante années plus tard, le lecteur français est dépaycé par ces deux exotismes de nature opposée. Le chapitre *Là-bas pas de printemps en* est l'acmé. Alors que l'île s'enfonce dans l'immobilité et la touffeur, tout est mouvement